

éléments se mêlent en une symphonie que l'homme n'a pas encore ordonnée. Nul tragique dans cette genèse qui implique nécessairement destructions et inachèvements. Ce que le feu brûle, le feu le refaçonne.

Imaginons Sujata Bajaj abandonnée sur une île déserte. Oublie-t-elle la création ? Non ! Sa fougueuse énergie la pousse à ramasser du sable, des pierres, des brindilles ou des morceaux d'écorce et la voici qui invente un assemblage à regarder comme un reflet des paroles de Krishna dans la Bhagavad-Gîtâ (VII,8) :

« Je suis la saveur dans les eaux,  
je suis la lumière, et du soleil et de la lune,  
je suis dans les Veda la syllabe Om,  
je suis le son dans l'éther  
et je suis la vitalité dans l'homme. »

## **Raza et Sujata. La métamorphose**

Si l'on place côte à côte une toile de Raza et une toile de Sujata, les contrastes sont saisissants. D'un côté le lyrisme semble intériorisé, concentré, maîtrisé, de l'autre il éclate tel un volcan en éruption. L'affaire est entendue, voici deux peintres qui s'estiment et se comprennent, mais dont les tempéraments et les moyens artistiques ne se ressemblent pas. D'un côté les vibrations sont cadrées par une structure, de l'autre les éléments s'enchevêtrent comme lianes et cascades d'une forêt primitive. Les associer parce qu'ils sont indiens et qu'ils peignent à Paris est un peu court. Le goût sensuel des couleurs de la vie ne suffit pas non plus à les placer dans le même bateau. Ce qui les lie est d'un ordre plus profond. A sa manière et à son niveau, chacun symbolise une évolution dont on n'a pas encore mesuré l'importance et qui, très probablement, bouleversera l'histoire mondiale de la peinture : la capacité de s'inscrire dans la modernité tout en exprimant des valeurs traditionnelles.

Née en Occident à la suite d'un long processus, la peinture non-figurative a considérablement bousculé les cultures qui n'avaient pas vécu de l'intérieur cette aventure qui les a jetées dans une impasse. Ou continuer à reproduire des

formes qui semblaient figées dans un passé révolu, ou épouser le mouvement mais sans qu'il corresponde à un processus naturel. Certains peintres ont donc plongé à corps perdu dans cette modernité qui n'était pas la leur, jetant leur passé par dessus les moulins. En Asie, les galeries de Mumbai, Shanghai, Pékin, Séoul ou Tokyo sont emplies de succédanés de peinture à l'occidentale qui ferait sourire si elles ne suscitaient la pitié que l'on éprouve devant toute singerie. A côté de cela, des peintres ont essayé de maintenir avec courage la tradition de leur culture ; elle est souvent sans vie, sans inventivité, sans audace. Il fallait sortir de cette souricière. Grâce à sa patience, à son exigence, à sa force spirituelle liée à sa capacité méditative, Raza a trouvé la voie : reprendre signes et valeurs du passé de l'Inde et les inscrire dans la modernité. Cette *métamorphose* est une sorte de processus alchimique qui redonne vie. C'est le baiser qui éveille la princesse endormie.

Le chemin a été plus facile pour Sujata, peut-être parce que l'époque n'était plus aussi fermée, et que son aîné Raza l'avait devancée. Elle s'est trouvée vite et a vite trouvé les moyens de la métamorphose. Elle n'est pas tombée dans le piège de faire du sous-Raza ; elle a laissé libre cours à son instinct qui ne la trompe pas. Son Inde est moins visible que celle de Raza mais pour qui sait décrypter, elle est tout aussi prégnante.

Raza et Sujata peuvent être pris comme des exemples pour des artistes qui, sur tous les continents, ne doivent plus subir les diktats d'une peinture dénuée de sens et de valeurs. Chez l'un et chez l'autre il s'agit d'un hymne à la vie. On le sait, pour la culture indienne, honorer la vie c'est reconnaître que sensualité et spiritualité peuvent s'unir dans la même quête d'un être humain plus complet. Ainsi les peintures de Raza et de Sujata nous invitent-elles à une fête joyeuse et colorée où alterneront danses lentes et danses tourbillonnantes.

**Olivier Germain-Thomas**